



Pourquoi les misogynes font de bons indics :
Comment la violence genrée dans la gauche permet la violence
étatique dans les mouvements radicaux

Courtney Desiree Morris

Mai 2010

UNE TRADUCTION DE wtfspvm.

LABEUR PIPELINE PATRIARCAL

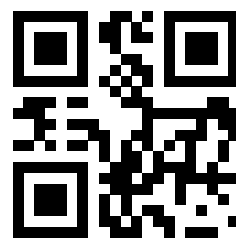
RÉVISION NIHILISTIQUE NOMADE

COUVERTURE KUNST UND MAMMON DE FRITZ HE-
GENBART, 1851

TYPESETTÉ AVEC T_EX & FONTS IM FELL ENGLISH

PRINTEMPS 2024

wtfspvm.net



ARTICLE ORIGINAL :



CHAMP LEXICAL

INDICATEUR / INFORMATEUR : Une personne qui fournit des informations aux forces de l'ordre, que ce soit de manière bénévole ou en échange d'une impunité. Au Canada, l'indicateur est protégé par une communication privilégiée, c'est-à-dire que son identité ne peut pas être dévoilé en public ou en salle d'audience ^a.

VIOLENCE(s) GENRÉE(s) : Ensemble de comportements violents, en majorité perpétrés par des hommes, que ce soit individuel ou collectif, dirigés majoritairement contre les femmes les personnes trans ou les personnes queers.

^a. Services des poursuites pénales du CANADA. 3.11 *Le privilège relatif aux indicateurs*. <https://www.ppsc-sppc.gc.ca/fra/pub/sfpg-fpsd/sfp-fps/tpd/p3/ch11.html>. 2014.

NDLT : *La motivation à écrire ce texte provient d'un désir à remettre encore une fois sous lumière les manifestations des violences genrées dans nos milieux par des personnes avec du pouvoir et à ne pas centraliser ces dynamiques dans notre militantisme.*

EN JANVIER 2009, des activistes à Austin, au Texas, apprennent que l'un des leurs, un activiste blanc nommé Brandon Darby, infiltre les groupes manifestant contre le *Republican National Convention (RNC)* comme indic du *FBI*. Darby admet plus tard qu'il portait un appareil d'enregistrement pendant les réunions d'organisation et durant le congrès. Il témoigne au nom du gouvernement durant le procès en février 2009 des deux activistes texans, arrêtés pendant le *RNC* et accusés de fabrication et possession de cocktails Molotov, après que Darby les ait encourager à les fabriquer et les utiliser. Les deux jeunes hommes, David McKay et Bradley Crowder, font face à 15 ans de prison. Crowder accepte finalement un arrangement pour sa peine et purge trois ans dans une prison fédérale. Sous pression des procureurs fédéraux, McKay plaide aussi coupable aux charges de possession de « cocktails Molotov non enregistrés » et est condamné à quatre ans de prison. Les informations récoltées par Darby aurait peut-être aussi contribué au dossier contre le *RNC* 8, des activistes de partout au pays accusé•es de « conspiration en vue d'une émeute et conspiration en vue d'endommager des biens dans le but de promouvoir le terrorisme ». Les activistes à Austin reçoivent la nouvelle de Darby travaillant comme un indicateur comme

un choc car, il est à l'époque impliqué dans plusieurs projets de militants de gauche et est une figure proéminente dans *Common Ground Relief*, une organisation basé en Nouvelle-Orléans qui travaillait aux besoins immédiat des membres de la communauté victimes des désastres naturels dans la région de la côte du Golfe et qui était aussi dédié à reconstruire la région, tout en s'assurant que les évacué•es de Katrina aient le droit au retour.

J'étais surprise de la nouvelle mais pas choquée. J'avais appris lorsque j'étais aux études de premier cycle à l'Université du Texas que le département de la police du campus plaçait souvent des policiers en civil dans les réunions de groupes étudiants radicaux, tsé, juste pour garder un oeil ouvert. C'était à l'automne 2001. On a vu la création du *Department of Homeland Security*, vu un président cowboy, aussi un étudiant au premier cycle à l'Université du Texas, ainsi que la police du campus mené la guerre contre la terreur, et, dans le milieu de tout cela, on a essayé de comprendre ce qu'on pouvait faire pour défier les transformations fascistes de l'État qui se déroulaient devant nos yeux. À cette époque, par contre, ça semblait ridicule qu'il pouvait y avoir des policiers à nos rencontre, on n'était pas les *Black Panthers* ou *Los Boinas Cafés* ou même des activistes altermondialistes pro action directe turbulents sur le campus (bien qu'on les admirait tous•tes); on était seulement des jeunes qui croyait que la guerre n'était pas la meilleure réponse aux attaques du 11 septembre. Mais ce n'était pas stupide, le *FBI*

n'ignore pas le travail politique. Toute organisation, qu'elle grande ou petite, peut provoquer la surveillance de l'État. Peut-être que ton organisation est une menace, ou peut-être que vous êtes une petite organisation en ce moment mais un jour vous allez grossir et être trop grand pour être enrayer. Habituellement, l'État choisit de tuer le mouvement avant qu'il ne grandisse.

D'autre part, les indics et agents provocateurs sont les tueurs à gages de l'État. Les agences gouvernementales choisissent des personnes dont personne ne se doutera. Il est souvent impossible de prouver qu'ils sont des indics parce qu'ils semblent être dévoués entièrement à la justice sociale. Ils établissent des relations intimes avec des activistes, deviennent amis et amoureux, et ont souvent des rôles de leadership au sein des organisations. Une lecture sommaire de la littérature sur les mouvements sociaux et organisations dans les années 60 et 70 nous démontrent cela. Le leadership du *American Indian Movement* était truffé d'indics; on soupçonne que les indics ont été largement responsable de la chute du *Black Panther Party*, et on peut présumer la même chose du mouvement antiguerre des années 60 et 70. Sans surprise, ces mouvements qui ont été renversé par les indics et agents provocateurs ont aussi été des lieux où les femmes et les personnes queer militantes ont vécues beaucoup de violences genrée, comme les autobiographies d'activistes tels Assata Shakur, Elaine Brown et Roxanne Dunbar-Ortiz le démontrent.

Et si le problème n'était pas que les indics sont difficiles à identifier mais bien que nous ignorons collectivement les signes qui les exposent ? Pour préserver nos mouvements, nous devons accepter les liens entre la violence genrée, le privilège masculin et les stratégies que les indics (et les personnes qui agissent comme tel) utilisent pour déstabiliser les mouvements radicaux. Maintes et maintes fois, les hommes hétéro dans les mouvements radicaux ont été autorisés à affirmer leur privilège et à subordonner leurs camarades. Malgré le fait que nous prétendons le contraire, les mouvements et organisations d'extrême gauche aux États-Unis ¹ ont refusés d'adresser sérieusement la violence genrée ² comme une menace à la survie de nos luttes. Nous avons traité la misogynie, l'homophobie et l'hétérosexisme comme des moindre mals, des enjeux secondaires, qui éventuellement se réglerait par eux-mêmes ou qui s'effacerait en arrière-plan une fois que les « vraies » enjeux : le racisme, la police, les inégalités de classe sociales, les guerres d'aggressions des États-Unis, sont résolus. Il y a de sérieuse conséquence à choisir l'ignorance. La misogynie et l'homophobie sont centraux à la reproduction de la violence dans

1. NDLT le Canada n'est pas exempt de cette situation

2. J'utilise le terme de violence genrée pour référer aux manières que l'homophobie et la misogynies sont ancrées dans des compréhensions hétéronormative de l'identité de genre et des rôles genrées. L'hétérosexisme ne se contente pas d'imposer des sexualités non-normative, il reproduit des rôles genrées et des identités normatives qui réinforce la logique du patriarcat et du privilège masculin.

les communautés d'activistes radicaux. Grattes un peu un misogyne et tu trouveras un homophobe. Grattes un peu plus profond et tu trouveras peut-être le potentiel d'un futur indic (ou quelqu'un qui destabilise autant les mouvements qu'un indic).

LA CRÉATION D'UN INDIC : BRANDON DARBY ET COMMON GROUND

À *Democracy Now!*, Malik Rahim, un ancien *Black Panther* et co-fondateur de *Common Ground* en Nouvelle Orléans, parlait de comment il était dévasté d'apprendre la révélation que Darby était un indic du *FBI*. À plusieurs reprises il mentionna que son coeur avait été brisé par cette nouvelle. Il déplorait particulièrement toute les « jeune filles » qui avaient quitté *Common Ground* en raison du style d'organisation dominant et agressif de Darby. Mais que se passai-t-il lorsque ces « jeune filles » se plaignaient ? Et bien, leur préoccupations tombaient dans des oreilles sympathiques mais ultimement sourdes, tout ce qui était dit était peut-être vrai, et après coup tout le monde admettait comment Darby était un élément perturbateur, toujours rapide à suggérer des plans d'actions directe violente et mal conçue qui mettait en danger tout le monde qui il travaillait. Il y avait même des affirmations que Darby avait agressé sexuellement des femmes organisatrices à *Common Ground* et qu'il était en général méprisant des femmes travaillant dans

l'organisation³. Darby a créé des conflits dans toutes les organisations dans lequel il a travaillé, et malgré cela, les gens étaient hésitant•es à le tenir responsable de ses actes en raison de son historique, de sa réputation en tant qu'organisateur et de son « dévouement » pour la « cause ». Les gens ont continué à le défendre jusqu'à temps qu'il se dévoile en tant qu'indic du *FBI*. Même Rahim, malgré toute sa culpabilité et son angoisse, avait choisi de laisser Darby en charge de *Common Ground* même s'il était impliqué d'une manière ou d'une autre dans les conflit de l'organisation.

Peut-être que si les organisateurs faisaient de la redevabilité collective autour de la violence genrée une partie centrale de nos pratiques nous pourrions neutraliser les personnes qui travaillent pour l'État à saper nos luttes. Je ne parle pas de faire une chasse aux sorcières ; je parle de s'organiser d'une manière que nous neutralisons les potentiels Brandon Darby avant qu'ils ne heurtent plus de personnes. Les indics sont difficiles à repérer, mais mon intuition me dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et qu'un individu qui génère du chaos partout où il va est soit un indic ou soit une bombe à retardement irresponsable et imputable qui peut être, de manière non-intentionnelle, aussi efficace à miner la lutte pour la justice sociale qu'un indic. Dans

3. J'ai appris ceci à partir des conversations informelles avec des femmes qui se sont organisés avec Darby à Austin et en Nouvelle-Orléans tout en participant dans le *Austin Informants Working Group*, qui était formé par des personnes qui avaient travaillé avec Darby et qui étaient choquées par les révélations qu'il était un indic du *FBI*.

les deux cas, ces personnes font le travail de l'État et doivent être tenus responsable.

UNE BRÈVE RÉFLEXION HISTORIQUE SUR LA VIOLENCE GENRÉE DANS LES MOUVEMENTS RADICAUX

Revisiter les organisations radicales et les mouvements sociaux des années 60 et 70 nous donnera un contexte historique important pour cette conversation. Les mémoires des femmes activement impliquées dans ces luttes révèlent l'omniprésence de la tolérance (et même de la défense) de la violence genrée. À différents moments dans leurs expériences d'organisation avec le *Black Panther Party (BPP)*, Angela Davis, Assata Shakur, et Elaine Brown, citent le sexisme et l'exploitation des femmes (et leur organisation du travail) dans le *BPP* comme une des principales raisons d'avoir quitté le groupe (dans le cas de Brown et Shakur) ou de refuser formellement de s'y joindre (dans le cas de Davis). Même s'il était souvent attendu des femmes à faire des sacrifices personnels pour supporter le mouvement, lorsque celles-ci étaient victimisés par des hommes militants, aucun support ou même de mécanismes leur étaient disponible pour demander réparation. Que ce soit les organisateurs du *BPP* ignorant le fait que Eldridge Cleaver batte sa femme, la réputée activiste Kathleen Cleaver, ou des hommes qui contraignent des femmes à avoir des relations sexuelles, ou simplement des hommes qui traitent des femmes organisatrices comme des jouets sexuels subordonnés, le *BPP* et d'autres or-

ganisations similaire tendaient à ne pas prendre au sérieux les effets corrosifs de la violence genrée sur les luttes de libération. L'autobiographie de Elaine Brown, *A Taste of Power : A Black Woman's Story*, expose de plusieurs manières les réalités crues de la misogynie dans le mouvement et les différentes façons par lesquels les hommes et les femmes reproduisent et renforcent le privilège masculin et la violence genrée dans ces organisations. Son expérience en tant que seule femme ayant dirigé le BPP ne l'a pas exempté de la misogynie brutale de l'organisation. Elle raconte avoir été agressée par différents camarades masculins (incluant Huey Newton) en plus d'être battue et terrorisée par Eldridge Cleaver, qui l'a menaçait de « l'enterrer en Algérie » durant une délégation en Chine. Sa biographie démontre, de manière plus explicite que Davis ou Shakur, comment la posture du masculinisme au sein du *BPP* (et par extension plusieurs organisations radicales de cette époque) a créé une culture de violence et de misogynie qui s'est ultimement avéré être la cause de la défaite de l'organisation.

Ces narratifs démystifient l'héritage de la violence genrée dans les organisations que beaucoup d'entre nous admirent. Ils démontrent comment la misogynie est normalisée dans ces espaces, rejeté comme étant un enjeu « personnel » ou pas aussi important que les luttes plus sérieuses contre le racisme ou les inégalités de classe sociales. Historiquement, la violence genrée a été profondément enracinée dans les pratiques politiques de la gauche et constitue (même si elle n'est pas reconnue) une

des plus grande menaces à la survie de ces organisations. Néanmoins, si nous portons une attention particulière au travail de Davis, Shakur, Brown et d'autres, nous pourrions éviter les erreurs du passé et ainsi créer différents type de communauté politiques.

LA DIMENSION RACIALE DES VIOLENCES GENRÉES

La race complique encore plus les manières dont la violence genrée se produit dans nos communautés. Dans *Looking for Common Ground : Relief Work in Post-Katrina New Orleans as an American Parable of Race and Gender Violence*, Rache Luft explore les motifs perturbant des agressions sexuelles des hommes blancs contre des femme blanches, toutes et tous bénévoles à faire du travail de reconstruction dans le *Upper Ninth Ward* en 2006. Elle souligne comment *Common Ground* échoua d'adresser les agressions des hommes blancs sur leur co-organisatrice et décidèrent plutôt de blâmer la communauté noire du coin, avertissant les femmes blanches militantes qu'elles devraient être prudente parce que la Nouvelle-Orléans, c'est un endroit dangereux. Il était plus facile pour le collectif de criminaliser les hommes noire du voisinage que de reconnaître que les femmes blanches et les personnes trans avaient plus de chances de se faire agresser par un homme blanc les cotoyant dans le groupe. Dans un cas, un homme blanc bénévole a été livré à la police seulement après avoir agressé sexuellement au moins trois femmes en une semaine. Le privilège que les hommes blancs ont bénéficié à *Common Ground*, un organisation préten-

duement dévoué à la justice raciale, signifiait qu'ils pouvaient être violent envers des activistes femmes et queers, adopter des comportements destructeurs qui sabote le travail de l'organisation, tout en sachant qu'ils ne seraient pas tenus responsable de la même manière que les hommes noirs dans la communauté dans laquelle ils travaillaient.

Bien sûr, le privilège masculin n'est pas uniforme, les hommes blancs et les hommes racisés sont des participants et bénéficiaires inégaux du patriarcat, bien qu'ils puissent tous deux reproduire et perpétrer la violence genrée. La disparité dans la distribution des avantages du patriarcat n'est pas ignorée par les militant•es femmes et queers lorsque nous confrontons les hommes racisés qui exercent de la violence genrée dans nos communautés. Nous nous inquiétons souvent de reproduire certains types de violence raciste qui cible les hommes racisés de manière disproportionnée. Nous sommes réfractaire, et c'est compréhensible, d'appeler la police, d'impliquer l'État d'une quelconque manière, ou de placer les hommes racisés à la merci du système d'(in)justice pénal historiquement raciste. Malgré cela, nos communautés (politique ou autre) ne font souvent rien pour réclamer une justice en notre nom. Nous ne sommes pas confortable de parler de cela à des thérapeutes qui vont encore une fois réaffirmer des stéréotypes sur à quel point nos collectivités sont fucked up et exceptionnellement violentes. La gauche nous offre encore moins de support. Notre victimisation est déplorable, problématique et ultimement moins

importante que « la lutte » que les hommes de toute race qui reproduisent la violence genrée dans nos communautés.

À LA RENCONTRE DE LA MISOGYNIE DANS LA GAUCHE : UNE RÉFLEXION PERSONNELLE

Dans la première communauté où j'étais activement impliquée, j'ai fait face un niveau de misogynie que je n'aurais jamais cru voir dans une organisation soi-disant racisée et radicale. J'étais impliquée de manière sexuelle et romantique avec un militant *Chicano* plus vieux dans le groupe. J'avais 19 ans, j'étais une jeune militante noire ; il avait 30 ans. Il m'avait demandé de garder notre relation secrète, et j'avais accepté à contrecoeur. Plus tard, après qu'il mette un terme à notre relation et que j'étais en pleine dépression, j'ai découvert qu'il avait couché avec au moins deux autres femmes pendant notre relation. Une d'elle était mon amie, une autre jeune femme avec qui je m'organisait. N'étant pas au courant de la nature de notre relation, qu'il ne lui avait pas divulgué, elle coucha avec lui jusqu'à temps qu'il disparaîsse, refusant de répondre à ses appels ou d'expliquer la raison de la fin de leur relation. Ayant elle et moi partagé nos expériences, nous avons commencé à échanger des histoires avec d'autres femmes qui l'avait connu et qui s'était organisé avec.

Nous avons eu vent des femmes qui avaient quitté un groupe étudiant *Chicana•o* et qui n'étaient jamais revenue après que ses secrets soient dévoilés pendant que le groupe participait à une action zapatiste à Mexico City. D'un•e militant•e queer

radical•e blanc•he qui avait quitté Austin pour s'échapper à ses abus. Une autre femme blanche, une travailleuse sociale qui pensait que les deux allaient se marier pour finalement se présenter à son appartement un après-midi et nous trouver lui et moi ensemble. Ensuite, il y eu les autres qui sont venu après moi. Je me suis toujours demandé si elles savaient qui il était vraiment. Les femmes qu'il fréquentaient étaient toutes des femmes extraordinaire, magnifique, *kick-ass* et radicale qu'il utilisait comme boucliers pour s'immiscer dans des endroits qui n'aurait jamais été accessibles à un misogyne. Je veux dire, si cette femme, qui est vraiment cool, qui travaille à Chiapas, qui parle espagnol et qui travaille avec des migrant•es sans papiers le fréquentait, il devait être correct, non? Nope.

Mais sa misogynie ne s'arrêtait pas là, elle se reflétait aussi dans son style d'organisation. Il était toujours celui qui parlait le plus fort et le plus longtemps dans les réunions, utilisant un jargon académique qui rendait toute discussion insoutenable et plus complexe que nécessaire. Le langage académique intimidait des personnes moins éduquées que lui parce qu'il semblait en connaître davantage sur les politiques radicales que n'importe qui d'autre. Il pouvait dénigrer les autres hommes dans le groupe, particulièrement ceux qu'il percevait comme moins intelligent que lui, donc essentiellement tout le monde. Mais après, il changeait totalement de position, s'excusant d'avoir dominé l'espace, et reconnaissant son besoin de checker ses privilèges. Ironiquement, lorsque certaines personnes essayaient

de dénoncer ses comportements de marde, il feignait l'ignorance—vous dites que mon comportement est masculiniste et sexiste ? Il se plaindrait alors d'être infantilisé, « oubliant » qu'il infantilisait tout le monde, tout le temps. Le fait qu'il était un homme de couleur avec une aisance à parler des enjeux de racisme et de justice raciale masquait son comportement abusif autant dans les organisations radicales que ses relations personnelles. Comme m'avait dit une de ses ancienne partenaire : « SON ANALYSE RADICALE DE LA RACE PERMETTAIT AUX PERSONNES (EN MAJORITÉ DES HOMMES MAIS OCCASIONNELLEMENT DES FEMMES AUSSI) DE LUI PARDONNER D'AVOIR ÉTÉ DOMINANT ET ABUSIF DANS SES RELATIONS. LES PERSONNES OPPRIMÉES PAR LE GENRE ONT DÛ GARDER LEUR CRITIQUE DE SON COMPORTEMENT, DE PEUR DE PERDRE UN HOMME RACISÉ DANS LE MOUVEMENT. » L'une des raisons pourquoi il était si difficile de tenir les hommes racisés responsable de reproduire les violence genrées est que les femmes racisées et les militant•es blanc•hes continuaient d'entretenir l'idée que les hommes racisés l'ont plus difficile que les autres. Comment tiens-tu une personne responsable de ses gestes quand il est la cible numéro un de l'État ?

Malheureusement, ce n'est pas le seul homme comme ça que j'ai eu à cotoyer dans des espaces d'extrême gauche—seulement l'un des plus intelligents. En regardant mes vieux courriels, j'étais choquée de voir la quantité de courriels de la part des hommes avec qui je m'organisait qui étaient abusif dans le ton et dans le contenu, la facilité qu'ils avaient de rabaisser les

autres à cause de petites erreurs. J'étais encore plus surprise de mes réponses douce et diplomatique—comme une survivante d'agression sexuelle—qui tentait de rassurer mes *compañeros* qui ne voyait rien de problématique à crier après ses partenaires, ami•es et autres militant•es. Il y avait des hommes comme ça dans toute les organisations auxquels j'ai participé. Comme celui qui avait traité sa partenaire de b*tch devant un groupe de jeunes racisés pendant un encuentro d'été que nous organisions. Celui qui avait harcelé sexuellement un couple queer Chicana pendant un voyage à México, en leur faisant pression pour avoir un threesome. Les gars qui prenaient une tâche, ne la faisaient pas, ignoraient les demandes de leurs *compañer@s* de se responsabiliser, laissaient ces femmes prendre la tâche, et lorsque c'était terminée, prenaient tout le crédit qui ne leur était aucunement dû. Le gars avec un diplôme qui frappe sa partenaire—tout le monde le sait, mais à chaque fois qu'une personne amène le sujet, tout le monde devient honteux•se, gêné•e et disent tout bas, « C'EST COMPLIQUÉ ». Ceux qui rabaisent constamment les queers, même ceux•ses avec qui ils s'organisent. Particulièrement ceux pensait que ce serait révolutionnaire de « TUER TOUS CES F*FS, CES NI**AS ON THE DOWN-LOW⁴, QUI RUINENT NOS ENFANTS, NOS MAISONS, NOTRE MONDE ET

4. NDLT Un homme qui est perçu publiquement comme hétéro, s'identifie comme et « agit » comme tel, mais est secrètement attiré et/ou a des relations sexuelles avec d'autres hommes. (*Urban Dictionary: DL* — *urbandictionary.com*. <https://www.urbandictionary.com/define.php?term=DL>)

NOS VIES ! » Ceux qui t'empêchaient de parler dans une réunion ou qui te dirait que tu ne peux pas être féministe parce que tu es trop belle. Ou ceux qui pense que l'homosexualité est une maladie d'Europe.

Ouais, ce genre de gars là.

La plupart de ces gars n'étaient probablement pas des indics. Ce qui fait pitié parce que ça veut dire qu'ils n'ont pas été payés une cenne pour toute le travail destructueur qu'ils ont accompli. On peut voir ces misogynes comme des agents involontaire de l'État. Peu importe s'ils sont réellement des indics ou pas, le travail qu'ils font profite à la camapgne de peur de l'État contre les mouvements sociaux et les personnes qui les créer. Quand les militant•es queer sont humilié•es et que leur luttes sont mises de côté, ça fait parti du projet en cours de l'État de violence contre les radicaux. Quand les femmes se font donner des ITSS, se font abuser physiquement, se font rejeter dans des réunions, mettre de côté, et exclure des espaces d'organisation d'extrême gauche pendant que nos alliés défendent des misogynes notoires, les activistes sont complices des efforts de l'État de nous détruire.

L'État a déjà compris ce que la gauche à de la misère à se rendre à l'évidence : les misogynes font de bons indics. Avant qu'ils ne soient recruteés (ou même s'ils ne le seront jamais) par l'État pour perturber un mouvement ou pour destabiliser une organisation, il y a de forte chances qu'ils soient maintenant familiarisés avec des pratiques de comportements perturbateur. Ils ne requièrent presque pas d'entraînement et peuvent

commencer à travailler immédiatement. Qu'est-ce qui est plus paralysant que de voir des femmes et/ou des queers quitter nos mouvements après avoir fait face, de manière répéter, à des mensonges, de l'humiliation, de l'abus physique/verbal/émotionnel/sexuel ? Ou lorsqu'on doit reporter des conversations à propos de notre lutte parce qu'il faut dévouer du temps et de l'énergie à faire des rencontre de groupes pour adresser l'offense la plus récente d'un camarade ? Ou quand une personne répand des fausses rumeurs, créant de la confusion et de la friction au sein des groupes radicaux ? Il n'y a rien qui ralenti plus un mouvement qu'un misogynne.

Ce que le *FBI* comprend c'est que tant qu'il y a du monde dans les milieux militants qui sont dédié•es à prendre le pouvoir et qui comprennent le pouvoir en tant que force de domination, nos mouvements ne vont jamais réaliser leur plein potentiel pour refaire ce monde. Si nos énergies sont absorbées à nettoyer les dégâts que les indics (et les personnes qui agissent comme tel) créer, nous ne serons jamais capable de nous concentrer sur le vrai travail de libération et de construction de communautés positives et centrées sur les personnes dans lesquelles nous voulons vivre. Pour paraphraser bell hooks, où il y a une volonté de domination, il ne peut y avoir de justice, parce que nous allons inévitablement continuer de reproduire les mêmes genre d'injustices que nous prétendons nous battre contre. Il est temps que nos mouvements subisse une changement radical de l'intérieur.

LA SUITE DES CHOSSES : CRÉER UNE JUSTICE DE GENRE DANS NOS MOUVEMENTS

Les mouvements radicaux ne peuvent se permettre la destruction que la violence genrée crée. Si nous sous-estimons les implications politiques des comportements patriarcaux dans nos communautés, la lutte ne pourra jamais survivre.

Je me suis concentré récemment sur les travail de queers/féministes racisées pour réfléchir sérieusement sur les manières de challenger ces comportements dans nos mouvements. J'ai lu les autobiographies de femmes qui ont vécues à travers le chaos des mouvements sociaux débilisés par le machisme. J'ai revisité le travail de bell hooks, Roxanne Dunbar-Ortiz, Toni Cade Bambara, Alice Walker, Audre Lorde, Gioconda Belli, Margaret Randall, Elaine Brown, Pearl Cleage, Ntozake Shange et Gloria Anzaldúa pour voir comment d'autres femmes avaient négociées la violence genrée dans ces espaces et à problématiser des réponses soignées et facile sur comment la violence est reproduite dans nos communautés. Des travaux plus récents par des féministes radicales racisées ont aussi été d'une aide incroyable, spécifiquement le zine *Revolution Starts at Home : Confronting Partner Abuse in Activist Communities*, édité par Chin-In Chen, Dulani et Leah Lakshmi Piepzna-Samarasinha.

Il y a aussi de ressources pour confronter ce dilemme au-delà des livres. L'acte de parler et de partager nos vérités est l'un des plus puissants outils que nous avons. J'ai parlé à mes aînés, des femmes racisées plus âgées qui ont vécues les mêmes choses

contre lesquels je me bats, et j'ai partagé des récits de survivantes avec d'autres femmes. Pendant l'été 2008 j'ai commencé à donner des ateliers à propos de mettre fin à la misogynie et construire des formes collectives de redevabilité avec Cristina Tzintzún, une organisatrice syndicale située à Austin et auteure de l'essai *Killing Misogyny: A Personal Story of Love, Violence, and Strategies for Survival*. Nous avons aussi commencé la pratique libératrice de nommer nos expériences de manière publique et d'appeler nos communautés à adresser ce que nous et plusieurs autres personnes éprouvent.

Démanteler la misogynie ne peut pas être un travail que seules les femmes font. Nous devons tous et toutes y participer car la survie de nos mouvements en dépend. Tant et aussi longtemps que nous ne faisons pas des éthiques politiques féministes radicales et queers qui confrontent les formes d'organisations hétéropatriarcale un élément central de notre pratique politique, les mouvements radicaux vont continuer d'être ravagés par les niaiseries des Brandon Darbys (et ceux qui ne sont pas des indics mais qui agissent comme eux). Une éthique de redevabilité queer, radicale et féministe nous confronterait à reconnaître la manière dont la violence genrée se reproduit dans nos communautés, nos relations, et nos pratiques d'organisation. Même s'il y a plusieurs manières de le faire, je voudrais suggérer trois étapes clés qu'on peut entreprendre pour entamer le tout. En premier, il faudrait supporter les femmes et les queers dans nos mouvements qui ont vécu•es de la violence

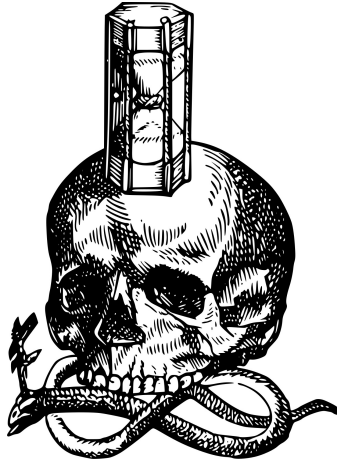
interpersonnelle et s'engager dans un processus collectif de guérison. En deuxième, nous devrions initier un dialogue collectif qui parlerait de nos communautés ; à quoi elles devraient ressembler et comment pouvons-nous les rendre sécuritaire pour tout le monde. Troisièmement, nous devrions développer un mécanisme de responsabilité collective qui traiterait réellement le personnel comme politique et qui nous aiderait à commencer à pratiquer une certaine forme de justice dans nos communautés. Lorsque nous laissons les femmes/queers activistes quitter les espaces militants parce que nous protégeons les personnes qui leur ont fait violence et qui sont la cause de leur départs, nous sommes en train de dire que nous valorisons de facto les agents de l'État qui perturbent nos luttes plus que nous valorisons les personnes qui font le travail de construire et maintenir nos mouvements.

Même si la violence genrée dans la gauche me fâche à un plus haut point, je suis pleine d'espoir. Je crois que nous avons la capacité de changer et de créer plus de justice dans nos mouvements. Nous n'avons pas à entamer des chasses à la sorcière pour dévoiler les misogynes et les indics. Ils se *out* eux-mêmes à chaque fois qu'ils refusent de s'excuser, de prendre responsabilité de leurs actions, de commencer des conflits et de refuser de les régler à travers consensus, lorsqu'ils maltraitent leurs *compañer@s*. Nous n'avons pas à les chercher, mais lorsque nous sommes témoins de leurs comportements destructeurs, nous devons les tenir responsable. Nos stratégies n'ont pas à être

punitive ; les gens ont droits de faire des erreurs. Mais nous devons nous attendre à ce que tout le monde assument leur gestes et empêcher que cela devienne une habitude.

Nous avons le droit d'être en colère lorsque les communautés que nous tentons de construire, et qui sont supposées être un modèle pour quelque chose de mieux, se révèlent être un monde qui perpétue les mêmes violences antieurope, antifemmes et raciste qui imprègnent la société. En tant que militant•es radicales nous devons nous tenir mutuellement responsable et nous ne devons pas permettre aux misogynes d'affirmer autant leur pouvoir dans ces espaces. Ne pas leur permettre d'être les visages, voix et leaders de ces mouvements. Ne pas leur permettre de violer une *compañera* et d'ensuite d'apparaître au bulletin de nouvelles de 17:00. Dans le cas de Brandon Darby, même si personne ne soupçonnait qu'il était un indic, ses comportements macho et dominateur auraient dû être les seuls éléments suffisant à remettre en question son leadership. En ne permettant pas à la misogynie de s'implanter dans nos communautés et mouvements, nous nous ne protégeons pas seulement des efforts de l'État à détruire notre travail mais nous créons aussi des mouvements plus forts qui ne pourront pas être détruit de l'intérieur.

POLÉMIQUE • INVENTIVE • DESTRUCTRICE



wtfspvm. EST UN COLLECTIF *anarchiste, queer et nihiliste*. Basé à Tiohtiá:ke, au soi-disant Québec, nous travaillons principalement à la traduction et la diffusion de textes dans une perspective *anticolonialiste, transféministe, anticapitaliste et nihiliste*. wtfspvm n'est pas intéressé par les guerres de clans et d'idées, mais souhaite plutôt participer à la diffusion de textes de diverses tendances en français. En effet, la majeure partie de la littérature anarchiste, libertaire, queer ou anticoloniale diffusée sur l'île de la tortue est uniquement disponible en anglais, ce qui contribue selon nous à maintenir une distance entre les milieux anglophones et francophones.